



LES REGROUPEMENTS TEXTUELS AU MOYEN ÂGE CEHTL 1 - 2008

PLURALE TANTUM : LE TEXTE MÉDIEVAL, DU SINGULIER AU PLURIEL

PAR DAMIEN KEMPF

MOTS-CLÉS : RÉCEPTION, CROISADES

Résumé : L'étude de la tradition manuscrite de l'*Historia Iherosolimitana* de Robert le Moine suggère que sa réception – et ses interprétations – ont été multiples et que l'on ne peut se cantonner à une lecture univoque des œuvres médiévales.

Abstract : The study of the manuscript tradition of the Historia Iherosolimitana of Robert the Monk shows that its reception – and its interpretations – were manifold. We cannot attach ourselves to a univocal reading of the medieval works.

Pour citer cet article :

– KEMPF Damien « Plurale Tantum : Le texte médiéval, du singulier au pluriel », dans *Les regroupements textuels au Moyen Âge*, CHETL, 1, 2008, Paris, LAMOP (1^{re} éd. en ligne 2011).

Cet article est sous licence [Creative Commons 2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/) BY-NC-ND. – Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation. – Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales. – Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Plurale tantum : le texte médiéval, du singulier au pluriel

PAR DAMIEN KEMPF*

Dans *L'Archéologie du savoir*, ce livre « génial mais maladroit » – selon les propres termes de Paul Veyne – et maintenant quelque peu oublié, Michel Foucault posait les jalons d'un programme centré autour d'une critique radicale de la notion de document. Comme il l'explique en introduction :

« Par une mutation qui ne date pas d'aujourd'hui, mais qui n'est pas sans doute encore achevée, l'histoire a changé sa position à l'égard du document : elle se donne pour tâche première, non point de l'interpréter, non point de déterminer s'il dit vrai et quelle est sa valeur expressive, mais de le travailler de l'intérieur et de l'élaborer : elle l'organise, le découpe, le distribue, l'ordonne, le répartit et niveaus, établit des séries, définit des unités, décrit des relations. Le document n'est donc plus pour l'histoire cette

* Lecturer in medieval history, University of Liverpool

Je souhaiterais chaleureusement remercier Benoît Grévin pour son invitation ainsi que pour son infinie patience. Marcus Bull, Eivor Oftestadt et James L. Naus trouveront ici des échos de nos multiples conversations. Cet article ne présente pas les résultats d'un travail de longue haleine mais énonce plutôt les hypothèses d'une recherche entreprise depuis peu.

matière inerte à travers laquelle elle essaie de reconstituer ce que les hommes ont fait ou dit, ce qui est passé et dont le seul sillage demeure : elle cherche à définir dans le tissu documentaire lui-même des unités, des ensembles, des séries, des rapports. Le document n'est pas l'heureux instrument d'une mémoire qui serait elle-même et de plein droit mémoire ; l'histoire, c'est une certaine manière pour la société de donner statut et élaboration à une masse documentaire dont elle ne se sépare pas. »¹

La mutation que Foucault décrit – ou invite à opérer – concernant l'usage et le travail du document par l'historien, c'est-à-dire la façon dont l'historien utilise et interprète ses sources, dont il les appréhende, et surtout dont il les construit me semble encore loin d'être accomplie. Elle me paraît particulièrement inachevée s'agissant du Moyen Âge, de son économie scripturaire, des conditions d'élaboration de sa « masse documentaire ». Cette masse documentaire est multiforme, mais je l'aborderai ici à partir d'un de ses aspects qui est resté singulièrement sous-exploité par l'historien, à savoir le manuscrit. L'étude du manuscrit est, en effet, souvent laissée aux spécialistes du livre médiéval, paléographes et codicologues. L'historien s'en méfie souvent, et préfère le (ré)confort des éditions établies par ces mêmes spécialistes, perpétuant ainsi une vieille division du travail entre ceux qui produisent les textes et ceux qui les interprètent. C'est une distinction essentiellement moderne, et cet article souhaiterait notamment montrer combien les deux aspects étaient liés au Moyen Âge, comment la copie d'un

1. M. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 14.

texte, son insertion dans un ensemble comprenant d'autres textes, était un acte fondamentalement interprétatif. Le manuscrit médiéval me semble offrir un terrain, une matière, particulièrement propice aux idées soumises par M. Foucault pour mettre en lumière « les conditions d'apparition des textes, les formes de leur cumul et de leur enchaînement, les règles de leur transformation ».

Comme plusieurs études récentes l'ont souligné, notamment dans le champ littéraire, il est important de considérer le texte médiéval dans son contexte matériel, à savoir le manuscrit². Le lecteur médiéval ne lisait pas un texte isolément comme nous le faisons aujourd'hui, mais il le lisait au sein d'un ensemble d'autres textes qui lui donnaient un sens précis. C'est, en effet, à travers la juxtaposition et le dialogue établi entre les différents éléments du manuscrit que s'élabore et se définit le sens spécifique à chacun des textes.

Ainsi, les logiques de regroupements tels qu'ils s'opèrent au sein du manuscrit, répondent souvent à des impératifs herméneutiques : le sens du texte ne se conçoit et ne se réalise pleinement qu'au sein de la matrice manuscrite, qui fournit un cadre interprétatif à l'ensemble des textes ainsi réunis. C'est ce que je souhaiterais illustrer à travers l'analyse de la transmission du best-seller des récits de la Première Croisade : l'*Historia Iherosolimitana* de Robert le Moine. Ce qui m'intéresse

2. Une sélection partielle : J. DAGENAIS, *The Ethics of Reading in Manuscript Culture : Glossing the Libro de buen amor*, Princeton, Princeton University Press, 1994 ; *The Whole book : cultural perspectives on the medieval miscellany*, éd. S. G. Nichols et S. Wenzel, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996 ; A. TAYLOR, *Textual Situations : Three Medieval Manuscripts and Their Readers*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002.

ici, étant donné le grand nombre de manuscrits et le statut, encore provisionnel, de ces recherches, c'est de mettre en lumière deux traditions contemporaines de la transmission du texte dans la seconde moitié du XII^e siècle et dans des aires géographiques bien distinctes, à savoir la Flandre (correspondant aux territoires actuels de la France du Nord et de la Belgique) et l'Empire germanique. L'examen parallèle de ces traditions permettra de montrer en quoi les regroupements textuels reflètent et matérialisent simultanément une lecture et une appropriation chaque fois différente du texte, son actualisation en fonction de contextes politiques et culturels bien spécifiques.

Les événements que nous appelons la Première Croisade, et qui se sont déroulés pendant les années 1095-1099, suite à l'appel du pape Urbain II à Clermont-Ferrand pour libérer Jérusalem de l'emprise musulmane, eurent pour effet de provoquer une série pour le moins extraordinaire de récits relatant, chacun à leur manière, ces événements. On compte au bas mot dix textes célébrant les exploits des Croisés en Terre Sainte, certains de « première main », témoignages oculaires qui furent par la suite retravaillés et adaptés par d'autres auteurs.

Parmi ces nombreux récits, il en est de très connus – tels l'anonyme *Gesta Francorum*, ou les *Histoires* de Guibert de Nogent ou de Foucher de Chartres – et d'autres un peu moins, ainsi l'*Historia Iberosolimitana* de Robert le Moine. Pourtant, au Moyen Âge, l'œuvre de Robert était l'*Histoire* de la Première Croisade la plus connue. Elle faisait même office de véritable best-seller, comme en témoignent la centaine de

manuscrits parvenus jusqu'à nous, un succès qui la classe au même niveau que le *Speculum Historiae* de Vincent de Beauvais et les *Grandes Chroniques de France*, et qui fait de Robert un auteur plus lu que Sigebert de Gembloux et Grégoire de Tours³. Comparé aux autres récits de la Première Croisade, qui n'ont été copiés que dans un nombre limité de manuscrits ne dépassant guère la dizaine, l'immense succès de l'*Historia* n'en est que plus remarquable.

Moine de l'abbaye Saint-Rémi de Reims, Robert écrit son texte autour des années 1107-1110 (la date précise reste sujette à caution et demande à être réexaminée), à la demande de son abbé, comme il l'indique dans son prologue. Dans ce même prologue, Robert explique les raisons pour lesquelles il propose un nouveau récit des événements : il veut corriger le style défaillant, trop prosaïque, selon lui, des *Gesta Francorum*, et offrir ainsi une version plus peaufinée de ce texte, qu'il ouvre sur l'appel d'Urbain II à Clermont-Ferrand en 1095 pour déclencher la première Croisade, sermon auquel il affirme avoir assisté et qui ne figure pas dans les *Gesta*.

Un style plus « élevé » et l'ajout de cet épisode central que constitue le discours du pape sont donc les deux motivations principales qui, selon ses propres dires, ont conduit Robert à réécrire les *Gesta*. Mais le moine a fait œuvre bien plus subtile : la réécriture de son modèle aboutit à une vision plus théologique de l'histoire de la première croisade, présentée de façon systématique comme l'œuvre de Dieu : « Depuis la

3. Dans l'échelle établie par Bernard Guenée pour mesurer le succès d'un texte, la catégorie la plus élevée regroupe les textes pour lesquels on compte au moins soixante manuscrits (B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, p. 250-252).

Création du monde, s'exclame-t-il, quelle chose plus miraculeuse, outre le mystère de la Croix rédemptrice, fut-elle entreprise que ce voyage de notre peuple vers Jérusalem ? [...] Car cela ne fut pas l'œuvre des hommes : ce fut l'œuvre de Dieu. » Les événements contemporains, et en particulier la libération de Jérusalem, sont ainsi constamment expliqués à la lumière de l'Ancien Testament, et perçus comme réalisations des nombreuses prophéties bibliques.

Œuvre divine, la première croisade est aussi principalement l'œuvre des Francs : dans le récit de Robert, les Francs sont décrits comme les élus de Dieu, ceux qui furent choisis pour conduire et achever la reconquête de la Terre Sainte, en tant qu'héritiers de Charlemagne. C'est ce que souligne la fin du prologue, parodiant le psaume 33 : « Quel roi ou quel prince pourrait assujettir un si grand nombre de villes et de châteaux si ce n'est le peuple béni des Francs dont le seigneur est Dieu, le peuple qu'Il a élu comme Ses héritiers ? » Dans un discours enflammé devant les nombreux soldats présents lors de sa prise de croix, Bohémond, l'un des héros de la Première Croisade, s'écrie de même : « Si quiconque suit le Seigneur, qu'il se joigne alors à moi. Après tout, ne sommes-nous pas tous des Francs ? Nos parents ne venaient-ils pas de France et ne prirent-ils pas cette terre par la force des armes ? » Plus loin, Robert enfonce le clou en exaltant le prestigieux lignage français de ce leader charismatique, tout en déplorant ses origines maternelles apuliennes.

Les Francs ont donc la part belle dans le récit, ce qui n'est guère surprenant si l'on se rappelle que l'auteur était un moine de Saint-Rémi, abbaye traditionnellement proche du pouvoir

royal ; et Philippe I^{er} avait justement fait de Rémi le saint protecteur de la monarchie française. L'*Historia* fait ainsi directement écho aux premiers efforts des Capétiens pour se rattacher à la dynastie carolingienne et elle présente une version pour le moins bienveillante de la contribution royale à la Première Croisade⁴. Même si Philippe I^{er}, qui avait été excommunié par le pape, n'avait pu se joindre aux Croisés, certains membres influents de sa famille s'étaient, eux, rendus en Terre Sainte. Robert fait ainsi de Hugues le Grand, frère du roi, un véritable héros de la Première Croisade, alors que tout semble indiquer que le malheureux déserta l'entreprise en 1098. Ce soutien revendiqué à la royauté française oblige ainsi Robert à travestir et réécrire complètement certains événements, pour faire de l'entourage du roi et de sa famille des protagonistes essentiels dans la libération de la ville sainte.

Le texte connut un très grand succès dès sa rédaction : on ne compte pas moins de 34 manuscrits du XII^e siècle, soit un nombre, une fois encore, bien supérieur aux autres récits de la Première Croisade. Plutôt que d'analyser l'ensemble de la transmission manuscrite, ce qui m'intéresse particulièrement ici, c'est de m'arrêter sur deux groupes distincts de manuscrits qui révèlent deux lectures, deux appropriations différentes de l'*Historia*.

Le premier groupe rassemble un groupe de manuscrits réalisés entre les années 1145-1190, dans les territoires de la

4. Je renvoie à l'article de J. NAUS, « The French royal court and a Capetian memory of the First Crusade », à paraître dans le *Journal of Medieval History*.

Flandre. Ces manuscrits, au nombre de trois⁵, déploient une structure très caractéristique et aisément identifiable : outre le texte de Robert, ils contiennent tous en effet une série de textes concernant la Terre Sainte et sa topographie sacrée, tels le *De situ orbis Jerusalem*, la *Descriptio locorum circa Ierusalem* et la *Descriptio Lateranensis ecclesiae*. Certains manuscrits contiennent même une carte de Jérusalem, indiquant les chemins de pèlerinage et les lieux de culte principaux. Dans les manuscrits du Vatican et de Bruxelles, des extraits de l'œuvre de Foucher de Chartres sont copiés à la suite du texte de Robert. Décrivant avec force détails la géographie et les églises de la ville sainte, ces passages apportent une source supplémentaire d'informations sur la topographie de Jérusalem, brièvement esquissée à la fin de l'*Historia*. Des listes d'évêques, des patriarches et rois de Jérusalem, parfois mises à jour par des mains ultérieures, y sont adjointes, de même que les généalogies des comtes de Flandres, célébrant ainsi l'importante contribution des familles seigneuriales de la région, non seulement aux différentes Croisades mais aussi à l'administration politique et religieuse de la Terre Sainte.

L'omniprésence de Jérusalem dans ce groupe de manuscrits fait écho à la nature même du texte de Robert, dont la structure, du début jusqu'à la fin, s'ordonne autour de la Ville Sainte, devenue capitale chrétienne. Le « sermon historique » qu'il a composé (ce sont ses propres mots) n'a d'autre but que de raconter et d'illuminer le « pèlerinage » de

5. Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 5129, copié à Saint-Amand entre 1145 et 1153 ; Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 9823-9826 provenant peut-être lui aussi de Saint-Amand (1150-1160) ; Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. 712 (début des années 1180).

tous les Croisés vers la Jérusalem terrestre. Comme Robert le fait dire de la bouche d'Urbain II, la Ville Sainte, située au centre de la Terre, incarne les événements glorieux de la vie du Christ, et c'est à ce titre qu'elle doit être libérée de « ceux qui sont ses ennemis et qui ne savent rien des rites du peuple de Dieu ».

Envisagés dans leur ensemble et dans l'unité herméneutique qu'ils forment au sein du manuscrit, ces textes contribuent donc à une appréhension théologique des événements de la Première Croisade, et plus particulièrement de la libération de Jérusalem. Mainte fois annoncée par les prophètes, la (re)conquête de la cité sainte par l'armée franque participe de l'histoire du Salut. La topographie sacrée de Jérusalem permettait de revivre et de rejouer les épisodes fondateurs du Christianisme comme en témoignent les cartes qui identifient des lieux majeurs de la ville avec des événements importants de la vie du Christ.

Même période, lieu différent. Sur le frontispice du manuscrit du Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 2001, Heinrich, l'abbé du monastère bavarois de Schäftlarn, offre le manuscrit à l'empereur Frédéric Barberousse. Ce dernier tient dans sa main droite l'orbe, l'insigne royal ; la poitrine et le bouclier imposant qu'il exhibe sont tous deux ornés de la croix, emblème des Croisés. Composé au début des années 1180, ce manuscrit et la dédicace qui l'ouvre, offrent un témoignage précieux de l'intérêt de l'empereur pour les Croisades (c'est en 1188 qu'il prit la croix avant de partir pour le Terre Sainte l'année suivante, voyage dont il ne reviendra jamais).

L'utilisation du texte de Robert à des fins de propagande impériale peut intriguer, si l'on se rappelle que le moine rémois avait pris grand soin de célébrer, au point de déformer le cours de certains événements, les hauts faits des Croisés francs, et en particulier ceux de l'entourage royal capétien, comme Hugues de Vermandois. D'autant que le manuscrit du Vatican n'est pas un témoignage isolé de la présence de l'*Historia Iherosoliminata* en terre germanique. Bien au contraire, la circulation du texte fut massive dans les contrées outre-Rhin, supérieur même aux copies françaises, si l'on prend en compte le nombre total des manuscrits jusqu'à la fin du xv^e siècle.

On en trouve les premières traces dès la première moitié du xi^e siècle, comme en témoigne le manuscrit Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 427, réalisé avant 1152, probablement dans le monastère de Reichersberg (au nord de l'Autriche actuelle), qui dépendait du diocèse de Passau. Or, il se trouve qu'entre 1149 et 1162, l'évêque de Passau fut Conrad, frère d'Otton de Freising. Ce dernier, oncle de Frédéric Barberousse et auteur de sa biographie officielle, apparaît comme un acteur majeur de la diffusion de la chronique de Robert : le monastère de Schäftlarn avait été précisément réformé par Otton en 1140. Et c'est en Bavière, où Otton a effectué la plus grande partie de sa carrière ecclésiastique, en tant qu'évêque de Freising, position qu'il occupa de 1137 jusqu'à sa mort en 1158, et dans les territoires limitrophes, qu'on trouve la majorité des copies allemandes les plus anciennes de l'*Historia*. La plupart de ces monastères sont cisterciens, ce qui ne saurait étonner, puisque c'était l'ordre monastique auquel appartenait Otton.

On peut légitimement s'interroger sur le processus par lequel le texte de Robert est parvenu en terre autrichienne dès les années 1140-1150. En l'état actuel des recherches, nous pouvons envisager deux hypothèses : la première tient au parcours biographique d'Otton. On sait en effet que celui-ci, après avoir pris l'habit monastique, devint abbé du monastère cistercien de Morimond en Champagne, au début des années 1130, période à la suite de laquelle il fut nommé évêque de Freising. Il se pourrait très bien qu'Otton ait trouvé un exemplaire de la chronique de Robert à Morimond ou dans une autre bibliothèque cistercienne, et qu'il en ait emporté une copie⁶. Il se pourrait aussi – deuxième hypothèse – que Bernard de Clairvaux ait ramené une copie avec lui lors de son voyage outre-Rhin en 1146, voyage pendant lequel l'empereur Conrad II, alors empereur, et Frédéric Barberousse, son neveu, reçurent la croix des mains de Bernard. Quoi qu'il en soit, il est certain que le texte a transité via les Cisterciens en territoire germanique ; l'ordre monastique exigeait de ses maisons sœurs qu'elles possèdent toutes les mêmes textes, ce qui expliquerait la vitesse à laquelle le texte s'est disséminé sur tout le territoire germanique. On peut d'ailleurs suivre assez précisément le voyage du texte, de fondation en fondation cistercienne : en effet, le texte se trouve à Zwettl, une maison sœur d'Heiligenkreuz, monastère fondé par Léopold d'Autriche, le père d'Otton, à la demande

6. Nous possédons une copie provenant de l'abbaye de Clairvaux (Troyes, Bibliothèque Municipale, 470 ter), certes un peu plus tardive (le manuscrit semble avoir été réalisé dans les années 1170), mais qui atteste de la présence de l'*Historia* au sein de l'abbaye fondée par Bernard.

de ce dernier en 1133, au XII^e siècle⁷ ; et à Sittich, maison sœur du monastère d'Ebrach, lui-même dépendant de Morimond⁸.

L'intérêt particulier de Frédéric Barberousse et de son oncle Otton de Freising pour le texte de Robert doit être mis en relation, à mon sens, avec la tentative de récupération du culte de Charlemagne par l'empereur. Dans sa volonté d'établir un nouveau *sacrum imperium*, l'empereur s'était évidemment tourné vers l'empereur carolingien comme modèle et garant de ses ambitions politiques. C'est en 1165 que Charlemagne fut canonisé en grande pompe par l'antipape Pascal III. Robert Folz a bien interprété cet événement majeur comme une tentative de la part de Barbarossa de se réappropriier l'héritage carolingien pour contrer les efforts déployés par les historiographes français revendiquant la continuité dynastique entre les Francs carolingiens et les rois capétiens⁹. Effort auquel, de façon sensiblement ironique, participait Robert, comme nous l'avons vu précédemment. Mais les fortes résonances franques de l'*Historia* pouvaient aussi jouer en faveur de Frédéric Barberousse, dont l'autorité était comparée à celle de Charlemagne. C'est ce que confirme l'examen des manuscrits réalisés pendant cette période, qui, loin des manuscrits flamands et de leur insistance sur Jérusalem, associent souvent à la Chronique de Robert la biographie de Charlemagne par Eginhard. Ce lien étroit entre la personne de Frédéric Barberousse et l'*Historia* de Robert est

7. Zwettl, Zisterzienserstift, 345.

8. Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Helmst. 206.

9. R. FOLZ, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique médiéval*, Paris, Les Belles-Lettres, 1950, p. 207.

herméneutiquement scellé, pour ainsi dire, dans le manuscrit provenant de Sittich et copié vers 1180, qui s'ouvre par les *Gesta Frederici*, écrit par Otton de Freising et continué par son chapelain Raguewin (le manuscrit représente la plus ancienne copie de ce texte).

Suite à la libération de la Ville Sainte en 1099, la liturgie du dimanche de *Laetare Jerusalem* (quatrième dimanche du Carême, nommé ainsi en écho à l'antienne du Psaume, prise dans Esaïe 66/10 : *Laetare cum Jerusalem*) avait été en partie adaptée pour célébrer la fête de la conquête de Jérusalem, le 15 juillet¹⁰. Le dimanche de *Laetare* devint ainsi de plus en plus associé avec la Croisade : c'est bien en ce jour que l'empereur allemand convoqua une assemblée à Mainz pour recruter son armée pour la Troisième Croisade en 1188. Mais on oublie souvent de mentionner que c'était déjà pendant un dimanche de *Laetare* que Frédéric Barberousse fut couronné à Aachen, comme le relate très solennellement Otton de Freising. Dès le départ, l'autorité impériale, célébrée comme renouveau de l'empire carolingien, était attachée à l'idée de Croisade.

Si l'on se tourne de nouveau vers les manuscrits, il est frappant de constater que, même dans ses aspects les plus « chauvinistes », le texte n'a pas été retouché : même si l'on observe un remaniement dans l'ossature de l'*Historia*, structurée autour de rubriques différentes de celles qu'on peut trouver dans les manuscrits de provenance flamande, force est de constater que le texte en tant que tel n'a pas subi de modifications notables. C'est bien l'image d'une œuvre stable,

10. Voir S. SCHEIN, *Gateway to the Heavenly City : Crusader Jerusalem and the Catholic West (1099-1187)*, Londres, Ashgate, 2005, p. 29.

au statut presque « canonique », qui ressort de l'examen de la transmission manuscrite, une œuvre pourtant caractérisée par des lectures multiples et des « trajectoires » interprétatives différentes.

*Plurale tantum*¹¹ : une œuvre unique au pluriel ; un texte, l'*Historia Iberosolimitana*, décliné de différentes façons selon les lieux, les moments de sa réception. C'est bien ce que révèle l'examen de la transmission manuscrite du texte au XII^e siècle. L'analyse attentive des regroupements textuels au sein d'un manuscrit permet ainsi de mieux comprendre non seulement les logiques qui déterminaient la sélection des textes, mais aussi leur interprétation : les textes n'étaient pas copiés les uns à la suite des autres, au hasard des caprices du scribe, mais bien souvent se répondent. C'est au sein de ce dialogue que chaque texte trouve, dans les liens qu'il noue avec les autres, sa véritable signification.

En outre, l'analyse de regroupements textuels nous invite à nous interroger sur la façon dont, avec nos yeux contemporains, nous appréhendons ces textes. Comme j'ai essayé de le montrer, l'œuvre de Robert le Moine ne doit pas uniquement être interprétée comme source historique, au sein de laquelle l'historien puiserait des informations lui permettant de reconstruire le fil des événements, la vigueur des combats, les émotions des participants. Classer l'*Historia* comme texte historiographique, comme « Histoire de la Première Croisade », est fortement réducteur, comme le suggèrent sa réception multiforme.

11. L'expression est reprise de H.-R. JAUSS, « Der Leser als Instanz einer neuen Geschichte der Literatur », *Poetica*, 7, 1975, p. 325-344.

Prêter davantage d'attention aux lectures plurielles de ces sources nous obligent non seulement à revisiter ces textes, mais aussi, de façon plus générale, à réfléchir de manière plus approfondie à la notion de genre et sur les critères, plus modernes que médiévaux, qui nous conduisent à classer dans des catégories bien définies des textes qui, au contraire, semblent traversés par des registres différents, sans qu'ils soient nécessairement opposés.